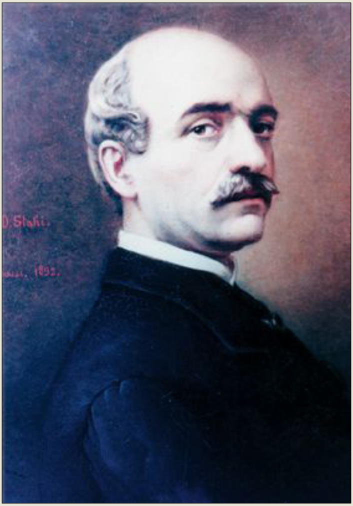
Vasile Alecsandri

Les Doïnas

Vertiges

Vue générale de Chisinau, capitale de la Moldavie.
Photo : Calin Stan, agence iStock.



Constantin Daniel Stahi (1844–1920),
Portrait de Vasile Alecsandri (1892).

LES DOÏNAS

I

LA DOÏNA

Si j’avais une jeune belle avec des fleurs dorées dans ses tresses et des roses sur ces lèvres ;

Si j’avais une bien-aimée à l’âme fière et mâle, aux yeux noirs comme le fruit de l’aubépine ;

Si j’avais une blonde joyeuse, à la taille élancée, leste comme le petit du chevreuil ;

Je deviendrais rossignol chantant la Doïna d’amour dans la brise de la nuit.

* * *

Si j’avais une petite carabine, trois balles dans ma bourse de cuir *(giberne)* et une hache dévouée comme une sœur ;

Si j’avais, au gré de mes désirs, un cheval hardi comme le lion et noir comme le péché ;

Si j’avais sept frères aussi vaillants que moi et montés sur des dragons ailés ;

Je deviendrais aigle et j’entonnerais en plein jour, à la face du soleil, la Doïna de la vengeance.

* * *

Et je dirais à l’une : Belle amie, je jure par cette petite croix de te soigner comme un frère ;

Et je dirais à l’autre : Brave coursier, va distancer par ta course les hirondelles dans leur vol par-dessus les montagnes et les vallées ;

Et je dirais aux derniers : Sept frères, faites le signe de la croix et jurez de ne jamais vous rendre à personne tant qu'un souffle de vie vous restera ;

Allons tous bravement, allons arracher notre patrie aux païens et à l'esclavage.

II

LA VIEILLE KLOANTZA

Vieille sorcière, coursier de Satan.
DICTON POPULAIRE

La vieille Kloantza, assise sur ses talons dans un fourré de buissons desséchés, regarde fixement tantôt la lune pâle et blonde, tantôt le grand feu qui brille au village voisin.

Elle file, la vieille édentée ; elle file en faisant claquer ses mâchoires et ses doigts ; le fuseau de sa quenouille tourne rapidement en bourdonnant dans l'air.

« Fuis, dit-elle, loin de moi, ô Démon de la laideur ! va-t-en par-dessus la forêt couverte de feuilles, au fond du sombre désert ; fuis loin de moi, afin que mon bien-aimé, le plus beau des jeunes garçons, accoure de suite à mon appel.

« Ah ! s'il voulait venir auprès de moi, pour que je sois seule, toute seule ; à l'aimer dans ce monde ! Fasse le Seigneur Dieu que tout ici-bas tourne à son avantage aussi rapidement que tourne mon fuseau.

« Mais s'il ne voulait pas venir ! ... Fasse l'esprit du mal qu'il soit éternellement frappé de maléfice, et poursuivi éternellement par la colère de l'enfer.

« Que ses yeux tournent dans leurs orbites ; que sa langue soit prise et que Satan, armé d'un fer brûlant, lui arrache le cœur de la poitrine pour le jeter dans les flammes éternelles.

« Que le monstre vert le poursuive tant qu'il y aura devant lui de la terre pour courir et de la lumière pour voir ! Que les terribles esprits de la nuit, Hraconit et Sang-Rouge *(esprits infernaux dans la croyance populaire)*, viennent le torturer à leur tour jusqu'à l'aurore. »

La vieille file avec plus de rage ; son fuseau devient invisible en tournant. Elle s'agite, elle frémit, car soudain une grande étoile vient de tomber du ciel ; une tache noire s'est posée sur le disque de la lune, et le feu du village voisin a diminué.

« Ô mon jeune bien-aimé, retire ta main de la hora *(Danse populaire de la Roumanie qui rappelle exactement le chorus antique des Romains ; les femmes et les hommes se prennent par les mains et forment de grandes rondes au centre desquelles se tiennent les musiciens,* lautari. *Il est d'usage que l'un des jeunes gens chante pendant les évolutions de la danse ; ces chants portent également le nom de horas.)* qui tournoie autour de ce grand feu ; détourne surtout tes doux regards des yeux de ces jeunes filles qui dansent avec toi, car elles ont de grands yeux qui portent malheur.

« Viens à moi, mon brave chéri, viens ; je te chanterai de douces chansons pendant la nuit, je te soignerai comme une fleur, je te défendrai par mes exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents.

« Hélas ! depuis ce jour d'été où, égaré dans le bois, tu chantais la Doïna d'amour, mon pauvre cœur, plein d'amertume, est en guerre avec mon âme.

« Oh ! viens livrer à mes caresses ta figure radieuse, ainsi que tes beaux yeux à mes baisers ; je jure en revanche de filer pour toi des habits de soie et une écharpe impériale.

« Le Vircolici *(C'est l'éclipse. La superstition populaire prétend qu'un dragon, du nom de Vircolici, dévore la lune.)* s'étend comme un nuage sur le disque de la lune… Accours, ô mon bien-aimé, avec la rapidité du vol de l'oiseau, car je sens ma vie s'achever comme la laine de ma quenouille. »

La vieille Kloantza gémit et pleure, elle a fini de filer, hélas ! et son bien-aimé n'est pas venu. Elle tord ses mains dans un accès de désespoir affreux, puis se lève, se tourne du côté de l'orient et dit à haute voix :

« Sors du chaos ténébreux, ô toi l'ennemi du ciel, toi qui changes l'année en siècle pour les âmes qui souffrent, esprit du mal, Satan !

« Toi qui, de ton aile, éteint les lampes funéraires des tombeaux où reposent les reliques des saints, quand tu fais trois fois le tour de la terre en un clin d'œil.

« Viens comme aux heures de désolation quand, la nuit, tu prends ton vol en blasphémant, viens accomplir mon vœu au prix de mon âme, que je te cède pour l'éternité. »

Elle dit, et tout à coup la vallée et la montagne retentissent d'un bruit étrange ; les corbeaux croassent au sein des nuages, et sur la branche élevée d'un arbre reluisent soudain deux yeux ennemis.

« J'amènerai près de toi ton bien-aimé, dit à la vieille Kloantza une voix effrayante, mais à condition que tu me prennes sur tes épaules, et que tu fasses trois fois le tour de l'étang à travers les fleurs et les serpents de ses bords. »

La vieille Kloantza accepte sans plus songer au péché mortel qu'elle commet. Elle part en emportant Satan qui grince affreusement des dents, et qui blasphème tout le long de la route.

Elle saute, la vieille, elle court, elle vole, aiguillonnée par son ardent désir, pareille à un hibou qui s'élance vers un ruisseau pour se désaltérer… Elle court, et derrière elle le fuseau se dévide en roulant dans les herbes.

Elle fuit, la vieille échevelée, semblable à un tourbillon de poussière ; elle court sur le rivage glissant, et dans le silence profond de la nuit, Satan hurle, hurle toujours.

Des milliers d'esprits infernaux sortent aux rayons de la lune, glissent à travers les roseaux de l'étang et poursuivent, en sifflant, la folle Kloantza, qui saute et prononce des exorcismes.

La forêt retentit d'un long éclat de rire jusque dans ses profondeurs ; la vallée et la montagne y répondent par un autre éclat de rire plus effrayant encore, mais elle ne s'en émeut pas.

Elle n'entend plus, elle ne voit plus, tant elle court follement ; on dirait, à la voir, un esprit de l'autre monde emporté par la terreur, tant elle se précipite ardemment vers le but éloigné, à la voix de l'espérance qui la pousse en avant.

Encore dix pas à faire, dix pas difficiles à franchir, puis elle pourra caresser son bien-aimé, le soigner comme une fleur, le préserver par ses exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents.

Deux pas encore… Ah ! le coq éveillé chante tout à coup dans le bois, et Satan le maudit se lance avec sa victime dans les profondeurs de l'étang.

L'eau rebondit en flots écumeux et bouillonne après la chute des corps, puis, tournoyant en larges cercles liquides, elle oscille avec un bruit sourd entre le rivage et les roseaux.

Puis elle se calme par degrés, se balance lentement et reflète avec amour le disque pâli de la lune, dont la lumière argentée lutte avec les premiers rayons du jour…

Lorsque le voyageur attardé passe en sifflant pendant la nuit aux bords de cet étang, il entend par moments d'étranges chuchotements au sein des roseaux, puis une voix plaintive qui dit ces paroles :

« Viens à moi, mon brave chéri ; viens, je chanterai pour toi la nuit de douces chansons, et je te soignerai comme une fleur, et je te préserverai par mes exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents. »

III

LE BRIGAND ET LA NONNE

Là-haut, sur la montagne, dans le jardin du couvent, certaine jolie nonne pleure et soupire chaque nuit après les bonheurs de ce monde :

« Depuis ma plus tendre enfance, dit-elle, je suis oubliée de tous les miens ; et mes parents m’ont abandonnée sans pitié dans un désert !

« Innocente ! je fus condamnée et punie dès le jour de ma naissance, hélas ! et je me sentis privée pour toujours des joies de ce monde !

« Passant ma vie dans une éternelle amertume, mes yeux pleurent, mon âme gémit sans cesse, et, pareille au fruit qui tombe de l’arbre, je sens ma vie s’éteindre dans sa fleur.

« Ah ! puissé-je voir à l’heure même le terme de ces jours de douleur ! Vienne la mort que j’attends comme une douce consolation !

— Qu’oses-tu souhaiter, ô ma sœur chérie ? dit tout à coup le brigand de la forêt. Comment ! toi, dont les yeux ressemblent à la mûre de nos montagnes ; toi, charmante fleur de muguet…

« Toi, mourir, ô douce merveille de mon pays !… Mais ne crains-tu pas le Seigneur Dieu ?… Allons, ma chère et jolie sœur, fais trois fois le signe de la croix, et adresse-lui une courte prière pour implorer son pardon.

« Maintenant, si tu veux que tes yeux étincellent comme un paradis plein de joies divines ; si tu veux que ton cœur s’anime et s’ouvre comme la fleur des champs ;

« Viens avec moi au sein de la verte forêt, viens entendre la doïna du regret quand mes braves compagnons descendent dans la vallée par les sentiers perdus ;

« Viens voir l'oiseau de proie s'élancer du haut des rochers sur le corbeau qui croasse au fond du précipice ;

« Viens voir surtout comment le Ciocoï se plie en deux quand il m'aperçoit, et comment il oublie son arrogance pour tomber humblement à mes genoux.

« J'ai deux coursiers, deux dragons rapides… deux ! … Même le vent ne peut les dépasser ; j'ai douze compagnons d'armes, et quatre pistolets à ma ceinture.

« Je porte sur ma poitrine une petite croix qui contient du bois de la sainte croix et de saintes reliques ; et, dans ma poitrine, je porte un cœur brûlant comme tes lèvres brûlantes.

« Je possède une pierre précieuse qui reluit pendant la nuit, de même que tes yeux quand ils guettent le bonheur éloigné.

« Abandonne tout : cellule, calotte, chapelets, mantille, et, si tu désires être joyeuse comme un jour de bravoure,

« Suis l'homme brave qui t'appelle au sein des bonheurs de ce monde ; car, une fois sa compagne, tu ne courras plus risque de prendre jamais le voile. »

. . . . On ne sait si la nonne a suivi le brigand ; mais, depuis, on n'entend plus des soupirs et des sanglots dans le jardin du couvent, là-haut sur la montagne.

IV

KRAIU-NOU

À cette heure du soir, où l'oiseau vole à son nid en jetant un petit cri plaintif comme un soupir ; à cette heure du crépuscule où il replie sa tête sous son aile et s'endort doucement parmi les feuilles ;

Zamfira, triste et pensive, sortait de sa tente et fixait des regards humides de larmes sur la lune qui répandait sa blanche lumière sur le front de la jeune fille.

Depuis que la charmante enfant souriait dans le monde comme la fleur des champs, le soleil seul avait déposé des baisers sur son sein vierge et sur ses yeux brillants.

Ses cheveux, noirs comme une nuée d'orage, tombaient jusqu'à ses pieds le long de son beau corps, et souvent la jolie fille se cachait dans ses cheveux pour se mettre à l'abri du soleil.

Mais surtout quand elle portait sur sa tête une kofitza *(espèce de broc en bois)* pleine d'eau fraîche destinée à ses frères ; quand sa petite bouche devenait humide, et que la fleur placée sur son sein était voluptueusement soulevée par les mouvements onduleux de sa poitrine…

Oh ! alors tous les passants qui la rencontraient éprouvaient tout à coup une soif ardente ; ils lui demandaient un peu d'eau et en buvaient longtemps en regardant la jeune fille ; puis ils s'en allaient en soupirant sous l'influence d'un vague désir.

Elle chantait gaiement comme l'alouette qui s'élève joyeusement dans l'air pendant l'été, et à sa voix la campagne résonnait doucement : on aurait cru entendre le vol d'un esprit mystérieux.

Souvent les vieillards, assis en rond autour du feu sous la tente, se plaisaient à écouter ses chants ; souvent aussi ils consultaient les sorts pendant la nuit aux lueurs de la lune, et prédisaient de belles destinées à la jeune fille.

Mais un soir, là-haut, sur la colline, une vieille sorcière consulta les quarante et un grains de maïs, et dit tout à coup en frémissant : « Ô ma fille, que Dieu te préserve du bel étranger à la voix caressante ! »

Dès lors Zamfira apercevait souvent une ombre glissante parmi les nuages, et toute la nuit elle restait pensive, le cœur dévoré de vagues désirs, l'âme pénétrée de doux frissons…

En ce moment elle était sortie de sa tente pour fixer ses regards humides de larmes sur la lune, et sa voix mélancolique chantait ainsi :

« Ô croissant lumineux, tu m'as trouvée toute en larmes ; tu m'as trouvée avec des pensées tristes et avec la figure assombrie.

« Mon cœur regrette, mais que regrette-t-il ! Je ne sais ce qu'il veut, je ne sais ce qu'il désire, mon pauvre cœur !

« Car il entend pendant la nuit des frémissements d'ailes, et puis de doux chuchotements qui lui parlent du haut des nuages.

« Puis, quand les rayons du jour viennent resplendir là-haut, mon pauvre cœur songe encore longtemps au rêve évanoui de la nuit.

« Ô croissant lumineux, sois le bien venu parmi nous ; mais, quand tu nous quitteras, ah ! ne va pas laisser après toi le regret amer qui dévore mon âme.

« Laisse-moi avec un collier de beaux ducats, et une écharpe blanche et des babouches rouges.

« Laisse-moi surtout bienheureuse, et fais que mon vœu s'accomplisse avant ton départ d'ici, ô croissant bien-aimé. »

Voilà qu'un bel étranger passant dans la sombre vallée entendit la voix de la jeune fille et vint s'arrêter en face d'elle.

Doux étaient les yeux, douce était la figure, douce aussi était la voix de cet étranger, car la nuit fut bientôt passée, et l'aurore trouva la belle enfant toute joyeuse.

Trois jours après elle portait à son cou un collier de superbes ducats ; elle avait sur les cheveux un voile blanc ; mais, hélas ! plus de fleurs roses sur ses joues.

Trois jours après, le croissant s'effaça du ciel, et, comme lui, le bel étranger disparut. La pauvre fille s'assit au bord du chemin, et le regretta beaucoup et pleura beaucoup après lui.

Trois jours après, là-bas, dans la vallée, il ne restait plus que son tombeau, et bien longtemps on entendait une voix plaintive passer dans le vent de la nuit et répéter avec douleur :

« Toi, qui vas gaiement sur la colline pour confier les secrets de ton âme au croissant de la lune, ô pauvre jeune fille, fuis à la tombée de la nuit, fuis le bel étranger à la voix caressante. »

Que de larmes amères, que de larmes de regret répandent deux beaux yeux au delà de la frontière ! Comme il palpite, comme il soupire, un pauvre cœur dévoré de tourments, non loin d’ici, dans le pays voisin !

Ils sont beaux ces yeux comme des yeux du paradis ; ils sont doux comme le soleil de mai. Fier est aussi le cœur qui gémit, car il s’agite dans le noble sein d’une jeune Maghiare comme une bête fauve dans sa cage.

Frère ! si tu avais les ailes de l’oiseau ou celles du vent pour parcourir le monde, tu ne trouverais nulle part, ni aux rayons brillants du soleil, ni dans la fraîcheur des ombres, une fleur aussi belle que la jeune Maghiare.

Son sein a la douce blancheur du lis, et cependant il exhale des soupirs douloureux ; ses yeux noirs sont pleins d’une flamme ardente, et cependant, hélas ! ils fondent en pleurs sur sa blonde figure comme des nuages de pluie.

Car un célèbre prince de la Romanie a traversé les montagnes, envahi la Hongrie et réduit à l’esclavage bien des malheureux et plus de mille nobles Maghiars !

Le prince romain est parti pour retourner dans ses États ; les esclaves, obligés de suivre leurs maîtres, ont quitté leur pays en pleurant, et la jeune Maghiare est restée seule, triste, les larmes aux yeux et le regret dans l’âme.

Voici trois jours qu’elle gémit constamment ; trois jours qu'elle regarde fixement sur la route ; mais elle n'aperçoit rien, hélas ! et le bien-aimé qu'elle attend n'apparaît pas !

Où donc est ton amant ? dans quels chemins s'est-il égaré ? Où peut-il être, grand Dieu ! qu'il tarde ainsi depuis trois jours à accourir auprès de toi, charmante fille ?... Ah ! qui pourra dire où il se trouve, qui le pourra ?

Hélas ! comme toi il verse des larmes amères, des larmes de regret, au delà de la frontière ; comme toi, il soupire, le cœur dévoré de tourments et d'amour, non loin d'ici, dans le pays voisin.

Or, si tu veux le voir encore, il faut courir par delà les grandes montagnes, dans la terre du bison *(La Moldavie : les armes de ce pays sont représentés par la tête d'un bison.)*, là où gémissent au sein de l'esclavage bien des malheureux et plus de mille nobles Maghiars !

Par delà les montagnes, par delà les forêts, par delà les fleuves profonds, dans cette contrée où les fleurs sont si brillantes, où les jeunes filles sont si belles, où les Doïnas sont si touchantes !

Il faut aller du côté du soleil levant, dans ce pays qui n'a jamais été soumis par les armes, là où les glaives sont implacables, où il croît des forêts de chênes sur les montagnes, là enfin où il naît des vaillants d'élite !...

Voilà qu'aux premiers rayons de l'aurore la jeune et noble Maghiare est déjà partie, montée sur un cheval blanc que personne n'avait encore dompté ; elle est partie couverte de vêtements d'hommes et armée d'un glaive.

Frère ! si tu avais les ailes de l'oiseau ou bien même les ailes du vent, tu ne pourrais l'atteindre dans sa course, car elle ne vole ni comme le vent ni comme l'oiseau léger, mais comme le *doru* qui fait mourir. *(Le mot* doru *n'a pas d'équivalent dans la langue française ; il exprime un sentiment puissant qui tient à la fois du désir, du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'amour.)*

Plaines, vallées, nuages du ciel, tout disparaît derrière elle ; quiconque la voit, l'aperçoit à peine comme une étoile qui brille un instant pour s'effacer aussitôt dans l'immensité.

La voici qui pénètre au sein des forêts profondes, au sein des forêts sans limites, où l'on entend hurler des milliers de bêtes fauves ; et l'intrépide jeune fille avance par un petit sentier perdu.

Les ombres de la nuit s'étendent ; l'esprit de la terreur prend son vol à travers le monde ; le vent souffle et gémit ; la forêt hurle et frémit ; le tonnerre gronde sourdement dans le ciel.

Mais la jeune fille avance toujours ; elle anime sans cesse le blanc coursier qui respire à peine et qui laisse de vastes espaces derrière lui… car celui qui est tourmenté par le *doru* se rit du vent et du tonnerre.

Voilà que, dans une heure fatale, ils sont arrivés aux bords d'une eau courante ; petit ruisseau sans nom qui coulait mystérieusement dans le monde, en déposant une écume argentée aux pieds des fleurs de ses rivages.

« Allons, mon intrépide, passe à l'autre bord ! » Ainsi la jeune fille parle à son coursier ; mais le coursier s'arrête, fixe les yeux à terre et renifle en frémissant.

« Allons, ami, je t'en conjure, au nom du Seigneur

Dieu, allons retrouver mon bien-aimé, car il y a si longtemps que mon âme gémit de son absence !… Allons, mon brave coursier, sois sans peur ! »

Le cheval hennit tristement et se lance dans le ruisseau… Hélas ! souvent l'eau est aussi cruelle qu'une bête fauve… La malheureuse Maghiare disparaît dans les flots et son cheval seul reparaît à l'autre bord.

Quand les rayons de l'aurore brillèrent à l'horizon, ils éclairèrent le corps de la jeune fille gisant parmi les fleurs du rivage blanchi par l'écume. Depuis lors, le ruisseau porte dans le monde le nom de la noble Maghiare *(Ce ruisseau des Carpathes s'appelle Maghiarnitza.)*

VI

LES TROIS ARCHERS OU L'AUTEL DU MONASTÈRE DE PUTNA

Le prince Étienne, ce grand héros qui a jeté la terre parmi les païens, veut aujourd'hui élever un monument sacré en l'honneur de la chrétienté, et, suivi de ses vaillants Romains, il vient lui-même choisir sur les bords de la Putna, l'emplacement du saint autel.

Une foule immense l'accompagne et se répand sur les collines, comme les vapeurs qui s'étendent sur la surface des marais au coucher du soleil. De vaillants capitaines, couverts d'armures étincelantes, sont là sur leurs coursiers sauvages, et semblent attendre fièrement le signal des combats.

Le glorieux drapeau de la Moldavie flotte majestueusement dans les airs ; la montagne retentit des sons prolongés du *boutchoum (Long tuyau en bois de cerisier dont les bergers de la Romanie tirent des sons mélodieux que l'on entend à de très-grandes distances. Anciennement le* boutchoum *servait à donner le signal des combats.),* et la vallée résonne des chants des cornemuses.

Voilà que près d'une colline le prince Étienne s'est arrêté : tout se tait ; le peuple reste immobile, les regards fixés sur lui.

Trois guerriers portant des arcs montent sur la colline ; deux d'entre eux, pareils au sapin des montagnes, ont l'aspect fier et terrible du bison de notre pays ; ils portent la *glouga (manteau en peau de mouton)* sur l'épaule, le glaive à la ceinture, et sur leur front un vaste bonnet de peau de mouton se courbe et se mêle aux boucles noires de leur chevelure.

Souvent ces deux archers, de leurs flèches lancées jusqu'aux nuages, ont arrêté l'aigle dans son vol à travers les feux des éclairs.

Bien des bêtes fauves au fond des forêts, bien des ennemis jeunes et hardis au sein des combats ont senti pénétrer dans leurs fronts et dans leurs cœurs les flèches mortelles de ces deux guerriers.

Car ce sont les dignes archers du prince Étienne-le-Grand, qui prépare son arc en ce moment pour joûter avec eux.

« Enfants, tendez vos arcs… je veux aujourd'hui joûter moi-même avec vous. » Ainsi parle le prince Étienne ; aussitôt les deux vaillants s'inclinent, tendent leurs arcs et tirent ; leurs flèches volent, déchirent rapidement l’air qui siffle et s’enflamme ; elles vont, elles vont comme la pensée et l’œil distingue à peine au loin, bien loin, la place où elles finissent par tomber.

Un immense hourra s’élève du sein de la foule et monte jusqu’au ciel ; la montagne retentit de ce bruit et semble hurler dans ses profondeurs.

« Joie et santé à vous, mes enfants, » dit aux archers le prince Étienne ; puis, la corde de son arc vibre, la flèche traverse l’espace comme un éclair*, elle disparaît, dépasse le but des deux autres flèches, et va se briser contre le tronc d’un vieux platane.

* *« Sbîrnîe córda din arcu’ĭ, fulgerĕ sagéta’n vînt. » Ce vers est intraduisible ; à la lettre cela voudrait dire : « La corde de son arc vibre, et la flèche en partant jette des flammes comme la foudre. »*

« Là sera l’autel, » s’écrie le monarque glorieux, et, s’appuyant sur son arc de bataille, il incline son front devant le seigneur Dieu.

« Vive le prince Étienne ! » crie de nouveau la foule saisie d’admiration, puis elle tombe à genoux sur l’herbe de la vallée, pendant que les hourras montent au ciel.

VII

ANDRÉ-POPA

Qui passe dans la Vallée-Seca *(vallée aride)*, armé d’un kangiar sans fourreau et la poitrine découverte ? C’eſt André Popa *(André le prêtre)* le fameux.

Depuis sept années il se joue bravement de l’autorité du prince ; depuis sept ans il pille sans relâche, le redoutable brigand André.

Jour et nuit à cheval, il prélève des contributions sur toutes les grandes routes, dans tout le pays, et les Albanais du prince fuient tant qu’ils peuvent devant lui.

Car il possède un fusil chargé de trois balles, et il possède encore un cheval, âgé de quatre ans, qui aime à mordre la chair des ennemis de son maître.

Et il possède encore sept frères, marqués au bras gauche du signe de la croix, lesquels ont sucé du lait mêlé de sang, et il n’a peur de rien au monde, le brave André Popa.

« Capitaine, mon frère, qu’aperçoit-on là-bas, du côté du soleil ?

« — On aperçoit quatre chevaux.

« — N’as-tu pas entendu parler d’un certain Mihaïu ?

« — Apprête tes armes, capitaine, car le beau Mihaïu eſt à ta poursuite ; le voici qui vient vers toi comme un dragon ; fais trois fois le signe de la croix pour implorer l’aide du Seigneur Dieu. »

À peine les a-t-il aperçus dans le lointain que le terrible André, s’adressant aux siens, dit :

« Allons, mes braves, chasser les nefers ! *(Hommes armés, pour la plupart Albanais, au service des princes phanariotes, et qui étaient chargés de poursuivre les brigands ; eſpèce de maréchaussée.)* après quoi la hora des belles femmes nous attend. »

Il dit, hurle, s'élance. Son cheval léger traverse rapidement, et la plaine, et le ruisseau, et le bois ; il vole suivi de ses brigands.

De son côté, le beau Mihaïu arrive à sa rencontre, fier et terrible comme une colonne de feu ; il accourt sur un cheval blanc, qui semble ne pas avoir assez d'espace devant lui, et qui jette des flammes par ses yeux.

Ils courent tous avec la rapidité du vol de l'hirondelle ; ils courent avec la rapidité de la foudre qui tombe, et ils vont, mes braves, ils vont emportés par leur colère de heyducs.

Front contre front, poitrail contre poitrail, ils se heurtent tous à la fois, et la vallée retentit du bruit de ce choc terrible ; la lutte commence ! ils sont tous engagés dans la mêlée, tous enivrés de l'odeur du sang.

Hourra ! frères ! Les chevaux hennissent ; l'air étincelle au-dessus de leurs têtes ; hourra ! Voici la mort qui apparaît déjà parmi eux ; voici le vautour qui s'est arrêté dans son vol.

Pendant toute la durée d'un long jour d'été les braves se frappent à mort de leurs armes aiguisées et de leurs poings amortis.

Le sang coule à flots sur la route, les voix s'éteignent dans les gosiers. Dix combattants sont tombés ; deux seuls restent encore debout : le beau Mihaïu et André Popa.

Mais André a perdu un de ses bras dans la mêlée ; il fuit, saisit son cheval près de la fontaine, saute dessus, suspend son corps à la selle et dit :

« Vole comme le vent, ô mon coursier rapide ! arrache-moi aux tourments cruels, je jure de te soigner comme un frère si tu parviens à me sauver. »

Le coursier léger s'élance… mais en vain ! car Mihaïu les a aperçus et s'écrie : « Attends un peu, brigand de prêtre ; je veux t'apprendre qui je suis… »

Il dit, tend son fusil et envoie une balle dans le front du brigand. Hourra ! du haut des nuages le vautour a poussé trois fois des cris de joie.

VIII

GROZA LE BRIGAND

Pâle comme le cierge qui brûlait à sa tête, Groza le brigand gisait sur une vieille planche au seuil de la prison ; il dormait du sommeil éternel et personne au monde ne versait une larme sur sa mort.

La foule rassemblée autour de lui regardait son cadavre avec un sentiment de tristesse ; parfois des frissons de terreur semblaient parcourir cette foule ; d'aucuns faisaient le signe de la croix ; d'autres frappés de surprise, la main collée sur leurs joues, murmuraient :

« Est-ce bien là ce Groza si célèbre dans tout le pays, ce brigand si altéré de sang ? Est-ce bien lui, Groza, cette bête féroce qui, sans peur pour le noir péché, a détruit tant et de si belles existences ; lui qui a foulé aux pieds jusqu'à la religion ?… »

Voilà que du sein de cette foule sort un vieillard à longue barbe qui s'avance vers Groza ; il tire de sa bourse deux pièces de monnaie, et après avoir baisé la main glacée du brigand, après avoir fait un nouveau signe de croix, il laissa couler quelques larmes sur ses joues et parla ainsi à la foule :

« Braves gens ! l'hiver dernier ma pauvre et chétive maison devint la proie des flammes, ma femme et mes enfants restés sans asile tremblaient de froid au milieu des champs, je n'avais ni de quoi les nourrir, ni de quoi les mettre à l'abri. Hélas ! j'étais dans le désespoir, je me sentais mourir.

« Je n'attendais plus rien de la miséricorde du ciel et j'appelais la mort à mon secours, lorsque soudain cet homme-ci (que Dieu veuille avoir son âme), ce chrétien apparut au sommet de la colline sur un cheval blanc comme l'hiver, et, s'arrêtant devant moi :

« Ne pleure pas, Roumain, me dit-il, sois sans inquiétude et ranime ton cœur. Tiens, voici de quoi acheter du pain et des vêtements pour les tiens ; voici de quoi t'acheter aussi une maison ! À dater de ce jour, braves gens ! mes enfants ne cessent de bénir son nom, car à dater de ce jour ils vivent à l'abri de la misère. »

À ces mots, le vieillard déposa un nouveau baiser sur le front du brigand, et appuyé sur son bâton noueux il s'éloigna en soupirant, tandis que la foule pénétrée d'un sentiment de regret s'écria tumultueusement : « Que Dieu remette ses péchés au brigand Groza ! »

IX

LA SOURCE ENCHANTÉE

Au fond de la vallée, étaient deux jeunes filles à blanchir de la laine ; elles lavaient, elles riaient et causaient ainsi près de la source :

« Quand le vent du soir soufflera à travers les champs de seigle, nous prononcerons trois fois l'exorcisme mystérieux ; puis nous regarderons au fond de la source.

« Et notre prière exaucée, nous verrons comme dans un miroir si nous aurons des destinées heureuses et des fiancés jeunes et beaux. »

Sitôt que le vent du soir souffla à travers les champs de seigle, les jeunes filles prononcèrent trois fois leur exorcisme et regardèrent au fond de la source.

Et tout à coup, sur la surface limpide de l'eau, elles aperçurent en souriant deux images flottant comme à travers un rêve matinal.

Ces deux images étaient blondes ; elles avaient de grands yeux pleins de flamme, elles se mouvaient, se balançaient gracieusement, et souriaient aux jeunes filles.

Mais voici que tout à coup deux nouvelles images apparurent à la surface de l'eau, comme à travers un rêve matinal, deux images belles à voir.

Cependant ces nouvelles ombres n'étaient pas, ainsi que les premières, blanches comme la fleur des lis, et douces comme l'azur du ciel.

Elles étaient au contraire hâlées par le vent ; elles avaient des cheveux noirs, de larges sourcils et des yeux de vautour aux regards audacieux.

« Vois donc, ma sœur, quelle merveille, s'écrièrent follement les jeunes filles : voici les images de nos fiancés, ah ! qu'ils sont beaux à voir !

« Regarde ; ne dirait-on pas que ces ombres muettes désirent nous embrasser ? Regarde comme elles tendent leurs bras… Fuis, ma sœur, sauve-toi… »

Mais elles n'avaient pas achevé que déjà, sur leurs fronts et sur leurs cheveux, je ne sais qui avait déposé de doux baisers…

Depuis ce jour, les deux jeunes filles ne vont plus blanchir de la laine à la source du vallon, car maintenant elles passent leur vie dans les forêts sur les grandes routes.

Maintenant elles savent comment on lance une balle à l'ennemi, et souvent elles ont vu comment se sauvent les Albanais devant les brigands.

Car depuis que sur leurs fronts et sur leurs cheveux elles ont reçu de doux baisers, les chères enfants ont suivi dans les forêts profondes.

Deux braves aux larges sourcils, à la figure hâlée par le vent, et aux yeux de vautour qui lancent des regards audacieux.

X

LA CROIX ABANDONNÉE
OU LE STRIGOÏ *(vampire)*

Au fond de ce vaste précipice où le vent en fureur souffle éternellement, vois-tu une croix abandonnée qui est sans cesse agitée par la rafale ?

L'herbe ne croît pas tout autour, et jamais aucun oiseau n'arrête son vol pour se poser à son sommet, car on entend sous terre gémir en tout temps une voix lamentable, une voix effrayante !

Là-bas, pendant l'obscurité de la nuit, on voit des milliers de feux follets luire et voltiger mystérieusement, et tout à coup, à leurs pâles lueurs, apparaît un fantôme qui blasphème.

Voyageur infortuné, fuis loin de ce sentier maudit si ton cheval est de race, car sous la croix de cette tombe où la paix ne descend jamais, gît un vampire solitaire !

Jadis, par une nuit obscure, de doux chuchotements d'amour flottaient mystérieusement dans l'air ; deux ombres tendrement embrassées erraient dans la vallée et parlaient d'amour éternel.

Tandis que sur le sommet d'une colline lointaine on voyait à peine se mouvoir, aux pâles reflets des étoiles, un blanc coursier enfanté par le vent, sa crinière était tout hérissée, et ses sabots légers marquaient des traces sur le sol.

« Ne pars pas, non, mon ami, disait la tendre jeune fille d'une voix émue et les yeux pleins de larmes. Oh ! je t'en conjure au nom de la sainte croix, reste auprès de moi, mon bien-aimé ; ne t'éloignes pas !… » Mais le jeune homme ne répondit pas…

Il prit sa maîtresse dans ses bras, la pressa ardemment sur son cœur, lui donna un doux baiser, puis s'éloignant rapidement et s'élançant avec joie sur son coursier de guerre… il disparut dans l'obscurité.

Qui ose courir ainsi au sein de la nuit comme un esprit de tempête ? qui fuit ainsi, à la douzième heure nocturne ? C'est un cheval blanc avec son maître.

Le vent souffle et gémit, le cheval s’élance bravement et dépasse le vent dans sa course… Mais voici, voici qu’à travers les vapeurs de la plaine apparaissent tout à coup des milliers de feux follets.

Ces lueurs trompeuses volent et s’éloignent ; le cheval vole également et les poursuit ; mais à chaque pas, il approche rapidement du précipice… Arrête, arrête ! Du haut des rochers ils tombent ensemble, cheval et cavalier, dans le gouffre immense !…

Et depuis, on entend au fond de ce gouffre des gémissements et des blasphèmes impies que le vent de la nuit emporte ; et depuis il apparaît souvent un fantôme horrible qui sort du tombeau.

XI

L’HEURE FATALE

Par le versant de la montagne passe une belle armée, une armée de Romains. Ce sont des braves d’élite qui vont combattre des hordes de païens,

Tandis que du sommet d’une verte colline qui se perd parmi les grandes montagnes, deux jeunes filles, deux sœurs, blanches fleurs de muguet, les suivent de leurs regards et de leurs regrets.

« Vois-tu, ma sœur, l’armée descendre là-bas sur le versant ? les vois-tu, nos braves montagnards, pénétrer là-bas dans la forêt de chênes, et disparaître les uns après les autres ?

« Hélas ! on ne les aperçoit plus ! qui pourra croire à mes terreurs… car cette armée est commandée par mon vieux père et par mon jeune amant.

« Ils s’en vont dans la vallée, où le pays gémit amèrement, et se débat sous le glaive du Tatare féroce.

« Ils descendent aux pieds des montagnes, armés de leurs glaives nus, et crois-moi, petite sœur, il y aura bien du sang de versé dans les hordes ennemies.

« Car notre vieux père est impitoyable pour les païens, quand il se précipite dans la mêlée ; notre père est un Romain fort et vaillant comme le prince Étienne-le-Grand, et il a du bonheur au sein des combats.

« Je ne redoute rien pour lui, mais, hélas ! je frémis en pensant à mon ami Lissandre, qui est si jeune encore et que j’aime tant !

« Mon doux ami n’a chassé jusqu’à ce jour que des oiseaux de proie et des cerfs aux grandes cornes ; c’est la première fois de sa vie qu’il va faire la chasse aux Tatares.

« Et j’ai bien peur, et mon cœur se brise quand je pense à lui, car il aime beaucoup les dangers ; il aime beaucoup à faire des actions valeureuses, mon jeune bien-aimé !

« — Tais-toi, ma chère enfant, ne pleure pas d’avance sur le sort de ton amant, car te préserve le Seigneur Dieu de parler ainsi dans une heure fatale !

« Allons plutôt au monastère pour avertir le saint ermite de brûler de l’encens et de prier Dieu, afin qu’il ne reste plus de trace de Tatare sur la terre. »

. . . .

L'armée victorieuse a fait disparaître l'ennemi féroce ; il n'en reste plus de trace sous le soleil ; et maintenant voici nos braves Romains qui retournent aux montagnes, conduits par leur vieux capitaine.

Mais, hélas ! la malheureuse jeune fille cherche en vain son amant parmi les guerriers ; il avait succombé dans la mêlée après avoir fait des actes d'héroïsme !…

Les vieillards de mon pays assurent qu'il y a dans la vie des heures favorables et des heures fatales. Malheur à ceux, malheur à celles qui prononcent des vœux dans une heure fatale !

XII

LA STRUNGA

Dans la forêt de Strunga, il est des brigands aux longs fusils, qui se jettent furieux sur la bourse des voyageurs.

Brigands terribles, enfants de mères folles, qui tirent sur la lune elle-même, et qui savent si bien faire chanter la feuille des arbres pendant la nuit. *(Les habitants de la Romanie ont un talent admirable pour faire chanter les feuilles de certains arbres ; ils les placent entre leurs lèvres et leur impriment des vibrations qui produisent des mélodies tout à fait étranges.)*

Pauvre passant chrétien ! écarte-toi de cette route fatale, si tu veux terminer ton voyage sans malheur et sauver le reste de tes jours.

Là, dans un fourré que le soleil n'éclaire jamais, les mécréants te guettent pour te dépouiller et t'arracher la vie !

Vois-tu cette faible lueur dans la clairière voisine où l'on entend la chouette gémir lugubrement ?

Là se tiennent huit hommes intrépides, aux larges épaules, aux manches retroussées et aux carabines chargées.

Trois d'entre eux embrassent une sainte croix ; trois autres se livrent aux plaisirs de la lutte ; l'un boit, et le dernier chante ainsi :

« Ohé ! Ciokoï, chargé de richesses, que ne passes-tu dans ces lieux pour tes péchés… je te logerais si volontiers deux balles entre les épaules !

« Ohé ! la jolie fille ! que ne diriges-tu tes pas vers ce fourré mystérieux… j'ajouterais de si bon cœur un nouvel éclat à ta beauté !

« Car mon fusil est greffé d'une bonne dose de poudre, ma massue est tout hérissée de pointes aiguisées, et mon cœur est mordu par le désir.

« Ohé ! toi, le massacreur de vieilles femmes, qui es de garde en ce moment, que ne siffles-tu plus tôt pour nous donner le signal du combat ?

« Mon brave fusil prend de la rouille ; les pointes de ma massue s'émoussent, et mon coursier bai piaffe et hennit d'impatience.

« Dans la forêt de Strunga, à quoi servent les longs fusils si l'on manque de voyageurs à la bourse bien garnie ! »

XIII

FET-LOGOFET

— Ô Fet-Logofet *(Personnage fantastique des contes populaires.)*, aux boucles ondoyantes, aux cheveux dorés, arrête ici pour te reposer, car le dragon noir te guette là-haut sur la montagne.

— Ô charmante jeune fille, aux longues tresses, à la riche ceinture ! je ne crains pas le dragon noir, car mon bras est fort et lourde ma massue.

— Hardi jeune homme, à la figure si douce et aux yeux de flammes ! le dragon est énorme, il est sans pitié aussi… Ah ! reste ici, de grâce.

— Bel ange des étoiles, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine, au front blanc comme le lis ! tous les dragons de la terre tremblent et s'humilient à mon nom.

— Héros jeune et célèbre, au casque rayonnant ! le dragon enjambe les plus hautes montagnes, et, quand il ouvre ses mâchoires, de l'une il touche le ciel, et de l'autre la terre.

— Oiseau des montagnes à la couronne de fleurs ! lorsque mon coursier s'élance, il saute par dessus les mers et vole parmi les nuages.

— Ô Fet-Logofet, aux boucles luisantes, à la voix divine ! ne t'éloignes pas d'ici, ne t'éloignes pas, mon brave chéri, car moi je t'aime à en mourir.

— Ô charmante jeune fille, aux longues tresses d'ébène, au sein vierge ! pour ton amour, je veux acquérir de la gloire ou mourir !

XIV

LA HORA

Voici la hora qui commence au pied du grand chêne ; voici la hora qui tournoie ; viens, ma bien-aimée, près de moi, afin que je puisse te serrer la main, Marie Marioutza, comme hier au soir, à la fontaine.

Allons, fais bien résonner ta *kobsa (Espèce de mandoline à huit cordes.),* noir esprit de terreur, fantôme de l'enfer *(Sobriquets donnés par le peuple aux Tzigani ; en général, les musiciens* lautari *sont Tzigains.),* si tu ne veux que je change tes épaules en kobsa, et que tes cheveux se hérissent sous mes doigts. Allons, toi, le Fer-Rouge, toi le Long-Jubé *(Les* lautari *portent le fez grec sur la tête et sont couverts d'une longue robe appelée jubé.),* appuie ferme avec l'archet, car je possède à ton intention une grosse massue là-bas contre la haie, et beaucoup de pièces de monnaie dans la bourse pendue à ma ceinture.

En avant, ferme, ainsi toujours jusqu'au soir, car ma bien-aimée, Marie Marioutza, est belle comme un beau jour de printemps ; ferme, mes amis, dansez bravement, toujours ainsi : ne me faites pas rougir pour vous, car la jolie petite bouche qui me sourit avec amour m'a mis le diable au corps.

J'ai orné mon chapeau de fleurs, je l'ai orné de fleurs et de perles, afin que ma bien-aimée me regarde avec orgueil ; ma chemise est brodée d'or et de soie ; mon fusil est là sur mon épaule, ma mie est ici près de moi, nargue des soucis et des craintes !

Je ne redoute plus rien au monde, ni le vornik *(paysan* *élu par le village pour prélever les contributions),* ni le Diable ni même Satan, le père des esprits infernaux…

…………

Amis, faites comme moi, dansons ferme. Frappons ensemble le sol en cadence ; faisons-le retentir jusque dans ses profondeurs pour étonner le monde entier, et jusqu'à Dieu, le saint Seigneur.

Je suis las des lourdes contributions, et de la charrue, et de la pelle, et des Ciokoï, et des corvées sans nombre. Aujourd'hui, c'est grand'fête ; les balançoires tournent, chargées de jeunes filles ; ah ! que ma sandale grise se déchire sous mes pieds, et puissé-je mourir en dansant avec toi, Marie Marioutza ?

XV

LE SYLPHE

« Ma petite sœur bien-aimée, ne connais-tu pas cette chanson du pays qui dit qu'à l'heure où les rayons du jour se retirent à travers les feuilles, le sylphe se jette à la poursuite des jeunes filles qui viennent cueillir des fraises dans le bois et qui portent comme toi des fleurs sur leur sein ?

« Ce charmant lutin de sa main invisible leur vole les fraises, puis il les embrasse et les mord légèrement sur le front et sur la bouche. Ma sœur, ta lèvre est mordue ; ma sœur, où sont les fraises que tu as cueillies ! Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au fond du bois sombre ?

— Ma petite sœur bien-aimée, la chanson du pays ajoute que le sylphe aime également à lutiner dans l’ombre épaisse les jeunes filles innocentes et blanches qui viennent cueillir des violettes dans le bois, et qui portent sur la gorge, ainsi que toi, de beaux colliers de perles.

« Ce charmant lutin leur brise les colliers dans son badinage caressant, et à la place de chaque perle il dépose un doux baiser. Ma sœur, ton collier est brisé ; ma sœur, où sont tes perles ? Dis, n’aurais-tu point rencontré le sylphe au sein du bois sombre ? »

Ainsi les deux jeunes et jolies filles se taquinaient en courant gaiement sur le même sentier, tandis qu’à la lisière du bois, deux jeunes gens aux cheveux noirs attachaient fièrement, l’un un bouquet de fleurs à son chapeau, l’autre un collier de perles à sa ceinture.

XVI

LE TATARE

CHANSON DU XV^{e} SIÈCLE

Pauvre Tatare, retiens ton cheval ;
Pauvre Tatare, serre-lui la bride ;
Pauvre Tatare, quitte le rivage,
Ne cherche pas à passer le Dniester.

Car, par le signe sacré de la croix,
De vous deux, en deçà de la frontière,
On ne retrouvera pas même la trace…
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

Pauvre Tatare, laisse-nous en paix ;
Pauvre Tatare, arrête, ne passe pas ;
Pauvre Tatare, ne me force pas
De te briser la tête en dix morceaux ;

Car, du haut de cette colline,
Si je lançais ma grande massue,
Vrai Dieu ! je pleurerais de pitié sur ton sort,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

Pauvre Tatare, où est ton glaive ?
Pauvre Tatare, où donc ton cheval ?
Pauvre Tatare, où donc ton orgueil ?
Ne t'ai-je pas dit de rester sur ton rivage ?

Hé ! ne savais-tu pas, mon voisin,
Ce qu'est le Roumain en colère ?...
Les corbeaux te dévorent maintenant,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

XVII

CINEL-CINEL

Le berger dit à la jeune fille assise près de lui : Cinel-Cinel !

« Deux étoiles aux doux rayons ont abandonné le ciel plein de lumières divines et sont venues s'attacher à ton front... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas de suite, l'innocente enfant, et elle fut doucement embrassée sur les yeux.

Le berger dit encore à la tendre jeune fille assise près de lui : Cinel !

« Quand elle est fermée, on voit une belle fleur rose ; et sitôt qu'elle s'ouvre, on aperçoit des fleurs de muguet. Cette merveille a pris naissance sur ta figure... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je t'embrasse. »

Elle ne devina pas de suite, la joyeuse enfant, et elle fut doucement embrassée sur la bouche.

Le berger dit de nouveau à la belle jeune fille assise près de lui : Cinel !

« Blanches et rondes, deux petites ailes s'élancent continuellement comme pour s'envoler au ciel, mais toi tu les retiens captives à la place où elles ont poussé... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas tout de suite, la rose enfant, et elle fut doucement embrassée sur les seins.

XVIII

LA JOLIE FILLE DES MONTAGNES

Montagnarde, jeune et belle, que ne passes-tu le ruisseau pour que je puisse te presser tendrement sur mon cœur... Vrai Dieu ! je te ferais quitter pour toujours la maison de ton père et oublier tout, jusqu'au Seigneur Dieu lui-même.

N'es-tu point lasse de toujours filer devant ta porte ! jette ta quenouille dans les hautes herbes et saute légèrement par dessus le ruisseau, afin que nous allions cueillir ensemble, toi des fraises dans la prairie, et moi des fleurs sur ton beau sein.

Ici tout près, dans le bois couvert de feuilles vertes, il est une herbe abondante et fleurie qui lutine un petit ruisseau ; viens t'asseoir avec moi sur l'herbe, ô jeune et belle montagnarde ; viens, je chanterai pour toi une doïna, doïnitza, qui te feront verser de douces larmes d'amour.

XIX

LE DORU

Ah ! le doru s'est emparé de moi, cher ange aux doux regards ; le doru me fait verser des larmes amères pendant que je tiens mes yeux fixés sur ta route.

Jour et nuit mon cœur souffrant te cherche, et ma voix t'appelle sans cesse nuit et jour.

Cher trésor, douce bien-aimée, où est ton visage adoré ? où est ta voix pénétrante ? où donc es-tu, amie, où donc es-tu ?

Ah ! si le ciel m'aimait un peu, il me rendrait ton sourire ; si le ciel avait pitié de mes souffrances, il me rendrait tes doux baisers.

Mais, hélas ! le temps passe ; les journées, les siècles s'écoulent sans que mes yeux revoient la lumière, sans que ma douleur se calme.

Le doru brûle la fleur de la jeunesse comme un soleil ardent ; le doru dessèche et flétrit le cœur qui en est atteint.

XX

DOÏNA D'AMOUR

La forêt soupire, la forêt gémit pour un jeune petit chevreuil.

Hélas ! mon pauvre cœur gémit et soupire comme elle, pour une blonde jeune fille.

La feuille croît, la feuille tombe, et plus de chevreuil pour la ronger de ses dents !

Hélas ! que vais-je devenir ! le doru s'est emparé de mon cœur et le fait gémir sans cesse.

Ô mon cœur ! sois résigné, comme la terre sous les pieds des hommes, jusqu'à ce que la blonde jeune fille et le petit chevreuil reviennent à la forêt.

XXI

LA FÉE DES MONTAGNES

LÉGENDE ROUMANE

À madame la princesse M. C.

I

Au beau pays de Moldavie, la vie est douce et joyeuse ; aux doux rayons du soleil de la Moldavie, les fleurs s'entrelacent amoureusement. Là, bien des oiseaux aux chants mélodieux ravissent l'esprit de celui qui les écoute ; bien des jeunes filles et des jeunes femmes ravissent le cœur de celui qui les regarde.

Mais dusses-tu parcourir le monde, ô mon frère ! pendant le cours de neuf années éclairées constamment par le soleil ; dusses-tu aller dans la montagne parmi les montagnards et descendre dans la vallée parmi les habitants de la plaine ; dusses-tu traverser neuf grands pays et franchir neuf océans immenses, tu ne trouverais pas de fleur, pas d'oiseau, pas de jeune femme charmante, pas d'adorable jeune fille qui puisse se comparer à Mariora Floriora, la fée des montagnes.

Elle était blanche comme la fleur argentée du muguet, douce comme le printemps, svelte et gracieuse comme le petit du chevreuil. Sa taille flexible passerait dans une bague. Elle n'était ni grande ni petite, mais elle possédait des trésors de beauté, des promesses de voluptueux bonheur, et semblait moulée exprès pour les étreintes passionnées de l'amour.

Ses yeux répandaient la joie dans le monde ; sa chevelure dorée et fine comme de la soie attiraient irrésistiblement les regards et brillaient sur son front en molles ondulations pareilles aux ondulations des épis dorés quand le vent souffle dans les guérets.

Et puis, ô mon frère ! elle portait une fleur rose sur les lèvres, et sa bouche était un écrin de blanches perles, et sa figure un bouquet de mille charmes attrayants. Elle possédait en outre deux beaux lis couronnés chacun d'une fraise vermeille, si blancs tous deux, si divins qu'on aurait donné volontiers sa vie pour les caresser une seule fois.

Lorsque la jeune fée se montrait dans la plaine, les fleurs s'animaient gaîment, se balançaient avec amour devant elle en exhalant les parfums cachés dans leurs calices et lui parlaient ainsi :

« Sois la bienvenue, chère petite sœur, Mariora Floriora. Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu des parfums de Sulcina, qui ont le don de calmer les passions ardentes ? Désires-tu des parfums de basilic dont le pouvoir mystérieux attire les amants ? Veux-tu des parfums de muguet qui font rêver d'amour ?

« Cueilles-nous, ô sœur chérie ! pour nous enlacer dans tes cheveux et pour nous cacher dans ton sein. Nous serions si heureuses de caresser tes boucles soyeuses, et de terminer notre destinée sur ton beau sein ! »

Mariora se rendait à leurs vœux ; elle se plaçait sur l'herbe à côté d'elles, les caressait doucement, leur donnait de doux baisers, puis les mêlait à ses cheveux et s'en parait si gracieusement que les passants, émus à son aspect, s'arrêtaient en disant : « Voici la fée, la sœur chérie des fleurs ! »

Lorsqu'elle allait visiter les montagnes, les vieux Carpathes rajeunissaient tout à coup ; ils se couvraient de mousse verte, ils épuraient le cristal de leurs sources, ils éveillaient les oiseaux de leurs forêts et disaient à la jeune fée :

« Salut à toi, belle Mariora Floriora ! Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu de l'eau pure et cristalline pour rafraîchir ta figure gracieuse ? Désires-tu jouer avec les petits des chevreuils, ou bien entendre le chant des oiseaux harmonieux ? Veux-tu goûter le miel de nos abeilles et connaître le charme de nos doïnas d'amour ? »

La fée se rendait à leurs vœux. Elle s'asseyait aux bords des ruisseaux murmurant ; elle plongeait sa figure gracieuse dans le frais cristal de l'onde ; elle goûtait le miel parfumé des abeilles ; elle jouait avec les petits des chevreuils, et son cœur était ravi par les chants des oiseaux qui voltigeaient sur la cime des arbres, et par la douce mélodie des doïnas qui résonnaient au fond des forêts.

Partout où elle apparaissait, les douces paroles allaient à sa rencontre, et elle traversait la vie comme une abeille dans un parterre de fleurs. Parfois, cependant, elle s'arrêtait pensive, le cœur ému, car il lui semblait entendre une voix mystérieuse qui lui disait :

« Oh ! chère Mariora Floriora ! que tu es belle et gracieuse ! Que ton cœur est joyeux ! Tu as ensorcelé bien des esprits, tu as troublé bien des cœurs ! Mais as-tu pensé déjà, ou n'as-tu point pensé qu'il est temps d'aimer à ton tour, car le Seigneur Dieu t'a donné deux beaux yeux pour éclairer le monde, un sein voluptueux pour être caressé, et des lèvres charmantes pour être baisées ?

« Sais-tu, en outre, ou bien ne sais-tu point que tu dois mourir et puis ressusciter dans un autre monde, et que tu auras à rendre compte là-haut des trésors que Dieu t'a mis dans le cœur ? Toutes les fleurs de la terre prennent le chemin de la tombe pour retourner au ciel ; mais la fleur du lac se tient aux portes du paradis, et demande à ses sœurs ce qu'elles ont fait de leurs parfums ici-bas.

II

Voilà que, par une matinée de soleil, Mariora fit la rencontre d'un étranger monté sur un coursier sauvage des montagnes, lequel était marqué au front d'une étoile d'argent. Sitôt qu'elle l'aperçut, la jeune fée s'arrêta malgré elle en baissant les yeux devant lui ; son cœur battait bien fort et ses joues se coloraient de deux roses vermeilles.

L'étranger s'arrêta également de son côté ; son cœur battait aussi avec violence, tandis que le coursier hennissait fièrement, et de sa voix réveillait l'écho de la vallée.

« Salut à toi, ma belle enfant.

« — À toi salut, mon beau cavalier.

« — Charmante enfant, ma bien-aimée, dis-moi la vérité : es-tu la fille d'un empereur ou quelque beau rêve que j'ai rêvé ? Car, depuis que je suis dans ma force de jeune homme, j'ai parcouru bien des contrées, j'ai franchi bien des frontières, j'ai caressé bien des jeunes filles, mais je n'ai pas encore rencontré de par le monde une taille et des traits aussi gracieux que les tiens.

« — Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux fleurs, à mes sœurs chéries.

« — Es-tu la fille des montagnes ou des plaines ? Es-tu de race humaine, ou bien dois-tu le jour à quelque zméou fantastique ?

« — Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux vieilles montagnes des Carpathes, aux ruisseaux limpides, aux oiseaux harmonieux et aux petits des chevreuils.

« — Oh ! ravissante fleur de beauté ! tu es, sans nul doute, la fée des montagnes, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore ; tu es la fiancée de mon âme, celle que ma bonne étoile a promise à mon cœur. »

Floriora se troublait à ces mots, et cependant son cœur s'épanouissait de bonheur. Le cavalier, de son coté, la regardait avec des yeux ardents, et sa poitrine s'agitait violemment, tandis que le coursier hennissait en bondissant dans la plaine.

Voilà que tout à coup une jeune fille apparut auprès d'eux ; elle portait un joyeux sourire sur les lèvres, une belle chemise brodée sur les épaules et des papillons dorés dans les cheveux.

Cette charmante enfant des montagnes sortait d'un verger voisin où elle avait cueilli, pour les placer près de son sein blanc comme la neige, de petits bouquets de fleurs et de petites branches de cerisier couvertes de leurs fruits vermeils. Ses pieds effleuraient à peine l'herbe de la plaine, et sa voix joyeuse chantait ainsi :

« Je porte sur mon sein un jardin de fleurs ravissantes dont le parfum enivre et inspire l'amour.

« Dans ce jardin on trouve des fraises et des cerises vermeilles, mais on ne peut les cueillir qu'en me donnant sa vie en échange.

« Bel étranger, ne veux-tu point goûter de ces fruits délicieux pour rafraîchir ton cœur ?

« Regarde et dis s'il existe sous le soleil des fruits aussi beaux, aussi doux que ceux que je porte sur mon sein. »

Tout en chantant, la jeune fille s'arrêta ; sa main écarte innocemment les plis de sa chemise sur la poitrine, et découvre les contours gracieux de sa gorge à travers les bouquets de fleurs et les petites branches de cerisier qu'elle y avait cachés.

L'étranger en fut ébloui ; il tendit rapidement la main pour toucher aux fruits, mais la fée arrêta dans l'air cette main téméraire, et dit d'une voix émue :

« Oh ! ne cueilles pas ces fruits offerts par la jeune fille, car moi je possède un jardin beaucoup plus beau et beaucoup plus riche ; il est à toi, je te le donne pour toujours ; à toi les fruits de mon jardin, à toi, la fleur de mon âme. »

L'étranger, transporté de joie à ces mots, prit la fée dans ses bras, la pressa tendrement sur son cœur, et lui répondit avec amour :

« Ah ! dès ce moment je mets un terme à mes courses à travers le monde, et j'attache mon cheval à ta porte pour me fixer auprès de toi et te consacrer toute ma vie. »

Floriora l'écoutait avec ivresse ; sa poitrine se soulevait d'émotion, son front se couvrait d'une auréole lumineuse et ses yeux nageaient dans des larmes de bonheur, pendant que le coursier hennissait doucement et livrait sa crinière aux caresses de la charmante fée des montagnes.

III

Les ombres de la nuit s'étendaient sur le monde et l'enveloppaient de mystère, lorsque apparut soudain au sommet de la montagne un point lumineux qui grandit lentement et prit la forme du soleil nocturne ; c'était la lune elle-même, douce et radieuse comme le front d'une heureuse fiancée.

Elle s'arrêta un instant à l'horizon pour regarder au fond de la plaine silencieuse deux ombres qui s'embrassaient avec amour et qui oubliaient le monde au sein de leur enivrement. La lune prit un plus doux éclat à cette vue et fit signe aux étoiles de la suivre ; soudain les astres lumineux se montrèrent au sommet de la montagne et fixèrent leurs regards sur les deux ombres bienheureuses.

Mais à l'heure de minuit, ces ombres disparurent comme par enchantement ; alors la lune, poursuivant sa course dans le ciel, déclina lentement derrière les cimes des Carpathes, pendant que les étoiles, brillant d'un plus vif éclat, se parlaient ainsi :

« Fleurs errantes et lumineuses, avez-vous vu de vos yeux, là-bas sur la terre silencieuse, avez-vous vu la fée des montagnes aux bras de son amant ? Elle avait si bien oublié le monde dans l'extase de son amour, qu'elle ne nous a pas même aperçues.

« Où donc se sont cachés nos deux amants ? Voulez-vous, mes sœurs, que nous allions les découvrir ? Montons un peu plus haut dans le ciel, du côté de l'occident, et passons devant la petite fenêtre de cette chaumière perdue là-bas dans la plaine. »

Les étoiles prirent gaiement leur volée dans le ciel, se dirigèrent vers l'occident, s'arrêtèrent en face de la petite fenêtre, et leurs regards pénétrèrent dans l'intérieur de la chaumière. Ce qu'elles y virent, nul ne le sait ; mais tout à coup elles brillèrent d'un éclat ardent, puis elles s'éloignèrent dans l'espace en entrelaçant amoureusement leurs rayons.

Aux premiers rayons de l'aurore, lorsque les oiseaux commencent à chanter, la fée s'éveilla comme d'un rêve aux bras de son amant qui la pressait tendrement sur son cœur et lui donnait de doux baisers, tantôt sur ses joues roses, tantôt sur ses lèvres vermeilles, tantôt sur les ondulations de ses cheveux dorés, tantôt sur les divins contours de son beau sein.

Heureux amant ! il nageait dans une voluptueuse extase en admirant sa ravissante maîtresse, et lui disait : « Oh ! ma bien-aimée Floriora, ma blanche colombe, que tu es belle dans l'enivrement de l'amour ! Oh ! reste encore là, près de moi, afin que j'admire toujours et que je caresse ta chevelure soyeuse et que je te donne toute mon âme dans mon dernier baiser. »

La fée l'écoutait avec des larmes dans les yeux, puis elle riait comme un enfant, s'éloignait, se rapprochait de son amant comme un papillon voltigeant autour d'une fleur ; tantôt elle cachait sa gracieuse figure dans ses cheveux, tantôt elle la montrait souriante à travers ses boucles dorées, tantôt elle chantait gaiement comme un oiseau.

Tout à coup cependant elle s'arrêta, fit un signe mystérieux dans l'air, et soudain apparut une table richement ornée et couverte d'un voile brodé d'or. À sa vue les deux amants se réjouirent follement ; ils y prirent deux verres et portèrent un toast à leur bonheur en disant :

« À nous l'amour et la vie ! jouissons de la jeunesse, de la beauté et des trésors que Dieu a mis dans nos cœurs. »

IV

Le lendemain Floriora se couvrit de ses plus beaux ornements et sortit de la chaumière à la lumière du soleil ; elle fit un nouveau signe myſtérieux dans les airs et soudain s'avança vers elle un char léger et mignon comme le nid d'une fée. Les deux amants y montèrent, et Floriora s'adressant au coursier, lui dit : « Mon beau coursier à la robe frisée, lève ta crinière au vent et ton ombre à la terre, et vole à la surface de la plaine avec la vitesse du vol de la pensée ! »

Le coursier hennit et s'élança avec une telle rapidité que son ombre elle-même ne pouvait le suivre ; il traversa les vaſtes champs tout le long des Carpathes. Mais quand les montagnes la virent assise à côté d'un étranger, elles desséchèrent les feuilles de leurs forêts, elles troublèrent le criſtal de leurs sources, elles étouffèrent la voix de leurs oiseaux.

Et lorsque les fleurs aperçurent leur jeune reine à côté de l'étranger, elles penchèrent triſtement leurs fronts vers la terre, se couvrirent de larmes, tremblèrent sur leurs tiges comme à l'approche d'un orage et dépérirent toutes en un clin d'œil. Cependant Floriora ne regardait plus ni les montagnes ni les fleurs, car elle n'avait des yeux, elle n'avait du cœur que pour son amant.

Le coursier fuyant rapidement s'arrêta au bord d'un clair ruisseau, et Floriora, sautant légèrement de son char, se plongea dans les ondes ; la source limpide en frémit de joie et enveloppa le corps de la fée d'un voile tranſparent. Les flots murmuraient gaiement autour d'elle, glissaient sur ses épaules, la berçaient comme une fleur, et attachaient des guirlandes de diamants liquides à ses cheveux, des colliers de perles à sa gorge.

Enfin elle sortit radieuse du sein des flots et parut aux rayons du soleil dans toute sa divine beauté. L'astre du jour s'arrêta dans le ciel en la voyant, couronna son front d'une auréole de rayons dorés et ses lèvres ardentes absorbèrent les gouttes brillantes qui couvraient le corps de Floriora ; cette rosée parfumée monta en léger nuage vers le ciel pendant que la voix du soleil descendait sur la terre pour dire à la fée :

« Oh ! chère Floriora, tu es bien belle, bien aimante, bien oublieuse du monde ; mais as-tu pensé jamais ou n'as-tu point pensé que le bonheur a un terme ici-bas et que les plus doux rêves finissent souvent amèrement ? Sais-tu, en outre, ma chère enfant, que les fleurs, tes sœurs chéries, ont dépéri dans les plaines et sur les montagnes, et qu'elles sont allées se plaindre au ciel de ton cruel abandon ? Eh bien, quoi qu'il arrive, que le Seigneur Dieu soit clément ou sévère pour toi, laisse-toi guider par la voix de ton cœur, car un seul instant d'amour dans la vie vaut une éternité de bonheur ! »

V

Quand la destinée le veut, il arrive plus d'événements en une heure que pendant des années entières.

Le troisième jour Floriora sentit son cœur se troubler et ses pensées devenir rêveuses, et ses yeux verser des larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi à côté de son amant ? Nul ne pourrait le dire ; elle pleurait sans raison aucune. Pourquoi les fleurs se couvrent-elles de larmes au matin ? l'aurore, pourquoi répand-elle une rosée de pleurs ?

La journée était calme ; le monde nageait dans la lumière et le silence ; les oiseaux se taisaient dans la fraîcheur des arbres ; l'ombre seule se mouvait à la surface de la terre en luttant contre les rayons du soleil et se retirait graduellement au sein des bois.

Floriora se sentait oppressée et agitée d'un pressentiment mystérieux : elle soupira tristement et dit à son amant d'une voix affaiblie : « Chante-moi ta doïna, ô mon bien-aimé ! pour que mon âme se réveille à la douce voix. »

L'étranger prit la fée dans ses bras, et pendant qu'il la berçait comme un enfant, sa voix chantait ainsi :

« Ma jeunesse a fleuri comme la violette des bois depuis le jour où ma belle maîtresse, pareille à une étoile, a brillé à l'horizon de ma vie.

« Cher astre de mon cœur, astre charmant d'amour, oublie le ciel pour moi ; j'oublierai la terre pour toi. »

Tout à coup son chant fut interrompu par les cris déchirants d'une mère qui avait perdu son enfant ; cette voix douloureuse s'élevait du sein du village et s'unissait dans les airs aux sons lugubres d'une cloche.

À ces cris de désespoir, à cette harmonie funèbre, le cœur de Floriora fut pénétré d'un sentiment étrange de tristesse mêlé d'effroi ; elle jeta ses regards autour d'elle, les dirigea du côté des montagnes, et pâlissant tout à coup, elle courut se réfugier dans les bras de son amant :

« Oh ! mon ami, dit-elle, ne vois-tu pas venir le Zméou des montagnes ? Le voici, le voici qui arrive pour m'enlever à toi ; c'est le seigneur Dieu qui l'envoie, car depuis que je t'ai donné mon amour, les fleurs de la plaine ont dépéri et sont allées se plaindre au ciel de mon abandon. »

On voyait en effet s'avancer du côté des montagnes un Zméou porté par un nuage noir qui s'étendait rapidement sur l'azur du ciel ; la nature frémit, les cœurs tremblèrent et l'orage éclata. Au milieu du fracas du tonnerre, la pluie tombait à torrents, le vent mugissait et brisait les arbres.

Un long éclair sillonna l'espace et soudain, à sa lueur blafarde, la main invisible du Zméou enleva la jeune fée des bras de son amant… Puis tout disparut, le nuage s'effaça, et l'azur céleste brilla dans toute sa splendeur au dessus de la terre.

VI

Où donc est Mariora Floriora, la charmante fée, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore ? dans quelle contrée a-t-elle émigré ! sur quels rivages a-t-elle arrêté ses pas ? A-t-elle traversé neuf grands pays et franchi neuf océans immenses ? s'est-elle envolée dans la région des étoiles, au beau pays des fées ? Nul ne le sait, nul ne pourrait dire où se trouve en ce moment la douce merveille.

Mais à l'heure de minuit, lorsque la lune est à moitié de sa course, on entend d'étranges chuchotements venir des montagnes et une voix mélancolique chanter ainsi :

« Fleurs de muguet, fleurs du printemps, mon cœur est aussi pur que vos blancs calices ; mais, hélas ! chaque souffle du vent y fait naître un brûlant regret :

« Est-ce le vent délicieux du printemps ? Il m'apporte le regret du beau pays de Moldavie.

« Le vent souffle-t-il à travers les fleurs ? il m'apporte le regret de mes sœurs chéries.

« Souffle-t-il à travers les chênes ? il m'apporte le regret de mon bien-aimé.

« Oh ! mon doux ami, combien mon cœur gémit amèrement de ton absence ; viens, accours auprès de moi ; viens m'apporter ton amour, car la solitude est bien cruelle et la vie est bien amère loin du pays natal !

« Oh ! mon bien-aimé, cher fiancé de mon âme, écoute la voix de mon cœur qui t'appelle sans cesse, car le vent délicieux du printemps me fait rêver à ma patrie, et le vent qui souffle à travers les fleurs me rappelle mes sœurs chéries… Mais, hélas ! il n'est point de plus cruel regret que le regret de ton amour ! »

XXII

LE RÉVEIL DE LA ROUMANIE

Mars, 1848

Vous qui restez plongés dans le sommeil, vous qui restez dans l'immobilité, n'entendez-vous pas comme à travers un rêve ce cri de triomphe qui monte vers les cieux, ce cri qu'à son réveil le monde jette comme une longue acclamation à un avenir glorieux ?

Ne sentez-vous pas tressaillir, ne sentez-vous pas battre vos cœurs avec force ? ne sentez-vous remuer dans votre sein un désir sacré, un vœu roumain, à cette voix de résurrection, à cet appel de la liberté qui pénètre et saisit toute âme humaine ?

Voyez le siècle sortir de sa profonde léthargie ; il marche d'un pas fier vers le but depuis si longtemps rêvé. Ah ! réveillez-vous avec le siècle, mes frères de la Roumanie ; debout, levez-vous bravement, l'heure a sonné pour vous aussi.

Le soleil de la liberté a lui aux yeux du monde. Toutes les nations de la terre se dirigent vers cette lumière comme un essaim d'aigles puissants dont les ailes libératrices essaient joyeusement de s'envoler vers le disque de l'astre céleste.

Resterais-tu seul plongé éternellement dans les ténèbres, peuple roumain ? Serais-tu seul indigne de ce siècle réformateur, et ne prendrais-tu point part à la fraternisation des peuples, et au bonheur du monde entier, et à l'avenir de l'humanité ?

Jusqu'à quand laisserez-vous accroire au monde, chers enfants de la Roumanie, que tout désir de liberté s'est éteint en vous à jamais ? Jusqu'à quand nous laisserons-nous dominer par l'aveugle tyrannie et atteler ignominieusement à son char de triomphe ?

Jusqu'à quand notre pays sera-t-il le fief de l'étranger ? N'avons-nous pas assez souffert, n'avons-nous pas eu assez de maîtres ? Levez-vous tous à ma voix, ô mes frères ! et prouvez au monde qu'il existe encore des vrais Roumains dans le pays roumain.

Debout, fils du même sang ! voici l'heure de la fraternité ! Par delà la Molna et le Milkov, par delà le Pruth et les Carpathes *(noms des frontières qui séparent les provinces roumaines, telles que Moldavie, Valachie, Transylvanie, Bucovine et Bessarabie)*, jetez vos bras avec une mâle et fière énergie, et dès ce jour pour l'éternité donnez-vous tous la main.

Allons, frères de même sang, dans un élan irrésistible, allons reconquérir la liberté ou mourir avec bonheur. En avant, Roumains, le monde vous regarde ! Pour l'amour de la patrie, pour l'affranchissement de notre mère, courons sacrifier nos jours.

Heureux celui qui foule aux pieds la tyrannie et qui voit refleurir la liberté sur le sol de son pays. Bienheureux et glorieux qui, aux rayons d'un soleil resplendissant, meurt en combattant pour sa patrie… À lui l'immortalité !

XXIII

CHANT DES BRIGANDS

L'été passe, l'hiver arrive et la forêt semble plus clairsemée ; il vente bien fort le jour, il fait bien froid la nuit. Ah ! la vie est dure, mes pauvres frères !

Tant que durera ce long hiver, qu'allons-nous devenir, hélas ! loin de la forêt, privés de soleil, manquant d'argent, et sans espoir de rencontrer des Ciokoï ?

Saute sur la branche desséchée de ce grand arbre, ô corbeau, cher petit corbeau, et regarde bien à l'horizon : n'aperçois-tu point quelque voyageur ;

Quelque voyageur à la bourse garnie et la tête enveloppée d'un châle, pour que j'essaie encore mon pauvre fusil rouillé, et que j'amasse un peu d'argent pour l'hiver ?

Hélas ! bois profond, mon frère chéri, qu'as-tu fait de ton feuillage épais où j'ai si souvent fait le guet à l'ombre, et si souvent chanté des doïnas héroïques ?

L'été passe, l'hiver arrive, et toi, mon bois mystérieux, te voilà desséché ! Il passe, l'été, et comme toi je me suis dépouillé de mes fleurs.

Le voici de retour, le temps du travail laborieux ; il faut dégarnir la ceinture de ses armes ; il faut abandonner le sentier de la forêt et remettre sa tête sous le joug.

Oh ! printemps adoré, que ne peux-tu apparaître à ma voix pour que je reparaisse à mon tour bravement dans le pays, ayant mes franches coudées.

Je mettrais alors mon bonnet sur l'oreille et laisserais mes cheveux flotter au vent, et je m'étendrais à terre dans mon vieux sentier de la forêt pour faire le guet.

Et je sentirais de nouveau mon fusil sur mon épaule, et je verrais reluire à ma ceinture cinq bons pistolets incrustés d'argent, ainsi que mon kangiar si beau !

Et je caresserais joyeusement le cou nerveux et la riche crinière de mon coursier intrépide, et je le ferais courir tout le long de l'horizon lumineux, et je lui dirais :

« Fuis comme le vent, vole comme la pensée, ô mon coursier sans pareil, car enfin notre tour est revenu ; il est revenu, le beau temps de l'année passée.

« À nous les forêts et les vallées, à nous qui sommes jeunes et vaillants ; allons fermer la route aux neferi, allons jeter la terreur dans l'âme des Ciokoï. »

XXIV

LE PETIT OISEAU

Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton lit ? Le ciel n'est-il pas pur ? l'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide ?

Pourquoi pleurer amèrement ? Vois comme tes frères s'égaient, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois !

Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ?

— L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri ; mais, hélas ! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent terrible.

— Frère, un immense vautour monte à l'horizon ; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid.

XXV

31 JANVIER 1844

JOUR DE L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES

Je te salue, ô jour heureux ! jour sacré de liberté dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée !

toi qui montres à nos yeux l’humanité affranchie.

Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête, en pliant le front d’un peuple condamné au malheur ; mais le Roumain brise aujourd’hui, de sa main puissante, la chaîne de l’esclavage, et le Tzigain, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

Le soleil de ce jour est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour ; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine ; ma vie est plus belle que jamais aujourd’hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s’attendrir à la voix de l’humanité.

Gloire et grandeur, à toi, pour l’éternité, ô ma noble patrie ! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice ! Ton bras, en brisant le joug cruel de l’esclavage des Tzigains, vient de jeter les bases de ton propre avenir de liberté.

XXVI

ADIEUX À LA MOLDAVIE

Douce contrée, pays charmant, ô bien-aimée Moldavie ! celui qui part et s’éloigne de toi éprouve un regret amer ; car, au sein des beaux rêves où elle se berce comme dans un paradis, la vie est belle sous ton ciel d’azur, belle comme un beau jour de mai.

Hélas ! je te quitte, ô ma patrie adorée ! je m’éloigne de ton ciel radieux, mais je sens mon cœur se briser ; je soupire amèrement et amèrement je pleure. Au moment de me séparer de toi, j’éprouve de cruels regrets, et je vois mes plus chères illusions m'abandonner à ma douleur.

Qui peut savoir, qui peut me dire, si, poussé par ma destinée, je reviendrai jamais pour embrasser avec bonheur la terre de tes rivages ; si jamais je pourrai revoir tes montagnes retentissantes dont le front se perd au sein des nuages.

Et tes forêts aux riches feuillages, où l'on entend couler et murmurer tendrement de frais ruisseaux qui raniment le cœur, et des doïnas mélodieuses qui parlent d'amour ; et ton beau ciel qui sourit si doucement à l'âme des Roumains, et tout ce qui m'aime et tout ce que j'aime en ce monde.

Voici l'heure du départ, voici l'heure pleine d'amertume ! joie et bonheur, je laisse tout sur ta frontière, ô Moldavie bien-aimée ! et mon cœur te dit avec amour : « Adieu ! mon doux pays, sois heureux ; puissé-je, à mon retour, te retrouver plus heureux encore ! »

XXVII

RETOUR AU PAYS

Aux bords des précipices, glissant légèrement, je dépassais le vol de noirs corbeaux de l'hiver.

Mon petit traîneau, ainsi que mon bijou de cheval, imprimaient des taches blanches sur la blanche neige.

Nous allions sur la terre aussi rapidement que ma pensée, et ma pensée volait aussi rapidement que moi dans le ciel.

Moi, je traversais en fuyant de grands amas de glaces ; elle, traversait de grosses masses de nuages.

Car nous allions bien loin : elle, à la recherche d'une étoile ; moi, à la rencontre de mon pays.

En vain les arbres du chemin penchaient-ils leurs branches, secouaient-ils des flocons blancs sur ma route.

Le ciel en vain se couvrait d'orages, et la plaine de couches de neige.

En vain les loups, sortis des forêts, me poursuivaient-ils en hurlant avec le vent glacial de l'hiver.

Et les loups qui hurlaient, et les arbres muets restaient loin derrière moi, perdus dans les brumes épaisses.

Car nous allions bien loin : ma pensée et moi : elle, à la recherche d'une étoile ; et moi, à la rencontre de mon pays.

Dans mon beau pays, il est des chemins fleuris ; vole, ô mon coursier ! vole rapidement vers mon beau pays.

Là-haut, dans cette étoile céleste, il est un ange divin, vole, ô ma pensée ! vole là-haut auprès de mon ange.

Le pays n'est plus bien loin… Mon cœur le pressent déjà, et déjà le paradis est dans mon âme.

L'astre monte lentement dans les régions célestes, et mon bel ange m'a déjà souri du sein du paradis.

Effacez-vous, nuages épais ; voici ma douce étoile.

Adieu, terre étrangère, voici mon beau pays.

XXVIII

LE RÊVE

C’était une plaine vaste et silencieuse, vaste comme le désert, muette comme la mort.

Là-haut, dans un doux mystère, pareille à un vaisseau doré, la lune voguait lentement sur l’azur sombre de la nuit.

J’étais à cheval sur un coursier fantastique qui dépassait les vents ; sa blanche crinière balayait la terre.

Dans la verte prairie mon coursier fuyait, sans toucher de ses pieds l’herbe du sentier.

Nous allions sur notre route avec la vitesse du rêve, comme deux esprits d’un autre monde, comme deux fantômes.

Nous volions aux rayons de la lune avec la rapidité de la pensée quand la douce espérance vient éveiller le cœur.

Tout à coup mon coursier s’arrête ; il avait aperçu trois ombres dans la plaine.

Trois blanches vierges, belles, élancées et plus brillantes que l’étoile de Vénus.

Toutes les trois tournoyaient légèrement dans une hora joyeuse, et leur douce voix chantait ainsi :

« Toi, qui privé des jouissances de la vie, cours dans la plaine obscure, viens trouver des consolations à ma cour brillante ; je te donnerai des palais dorés, des trésors inépuisables, et ton existence s'écoulera au sein du bonheur comme dans un paradis.

« Toi qui cours, exempt de désirs, dans la plaine solitaire, viens que je te couvre de mes rayons resplendissants ; la gloire de ton nom volera à la postérité et sera éternellement entourée d'un divin prestige.

« Toi qui, sans affection dans la vie, cours dans la plaine déserte, viens rehausser ton cœur au flambeau de l'amour ; ton âme et ton esprit éprouveront des jouissances divines au contact d'un cœur enflammé pour toi. »

Ému de ce chant harmonieux, je lançai mon coursier à la rencontre des trois ombres, mais tout à coup je les vis s'envoler dans le ciel.

Elles m'apparurent d'abord comme des aigles, puis comme des hirondelles, et puis comme de petites étoiles qui se perdirent parmi les astres.

Je m'éveillai de ce beau rêve qui m'enchantait... Hélas ! le grillon seul chantait dans le silence de la nuit !

XXIX

LE PÊCHEUR DU BOSPHORE

Si notre grand prophète, le puissant Mohamed, voulait que ce jour fût pour moi un jour de bonheur et que mon vœu s'accomplît ; si je prenais dans mes filets le roi des mers, celui qui porte au front une brillante étoile, un riche talisman ;

Moi qui suis un pauvre pêcheur ballotté par les flots ; moi qui dors la nuit, à Juskiudar, dans les herbes du rivage ; moi, Abdullah, le plus intrépide rameur du Bosphore, qui ne possède dans ce monde qu'un petit caïque et une âme dévorée de désirs ;

Allah ! alors tout ce que j'ai souhaité et tout ce que je pourrais encore souhaiter, de l'Orient à l'Occident, tout m'appartiendrait : caftans, châles de cachemire aux palmes larges et riches, coursiers de Missir, rapides et légers comme le vent ;

Et un long caïque en bois d'ébène incrusté d'or et de versets du Coran ; et trente rameurs Osmanlis qui voleraient sur la mer de Marmara plus rapidement que le vol des elkovans.

Cependant je ne voudrais ni étoffes brodées d'or et de perles, ni larges caftans de visir, ni coursier à l'allure altière ; je ne voudrais ni sabres de Taban habitués au meurtre, ni longs tapis d'Ispahan qui s'affaissent mollement sous les pieds.

Allah ! je jure que, si j'avais le talisman de la mer, je ne voudrais être ni visir ni Palichah-sultan ; je ne voudrais ni trésors, ni kiosques, ni sérail ; je ne voudrais pas même caresser les houris du paradis aux fêtes du Baïram ;

Mais de mon cœur souffrant je ferais un filet invisible, et j'irais doucement, en tremblant, chercher le bonheur et prendre la fille de Topal, la charmante Biulbiuli, qui chante la nuit si doucement sur le rivage de Kandilli.

XXX

BIONDINETTA, LA PORTEUSE D'EAU DE VENISE

Un soir, sur la *piazzeta*, le beau Mocénigo s'arrêta, joyeux, sur ma route, pour me dire : « Biondinette, Biondinette, sais-tu, ma chère Vénitienne, que la Madonne t'a donné de petites mains de patricienne, et de grands yeux qui appellent les baisers ?

« Sais-tu encore, Coſpetto ! qu'à mon avis, c'eſt grand dommage de te condamner à porter des seaux d'eau sur ton épaule délicate ? Viens avec moi, ma chère ; je veux t'habituer à vivre comme une reine dans des palais ornés de glaces. »

Un jour, auprès de la fontaine, le grand Titien me dit à voix basse : « Il n'eſt pas de main capable de faire ton portrait. Cependant, par le soleil radieux ! je jure de te rendre immortelle si tu veux t'arrêter un inſtant pour que je trace sur les dalles les contours de ton ombre. »

Ce matin, le nouveau doge m'aperçut à travers la brume, et descendit aussitôt de son palais sur la place Saint-Marc :

« Jeune Biondinetta, me dit-il, demain je vais jeter cet anneau dans la mer Adriatique ;

« Demain, je vais être couronné et promené triomphalement sur le Bucentaure, à travers les canaux de Venise ; cependant, si tu voulais être mon épouse, je jure par saint Marc de déposer à tes pieds toute ma ſplendeur royale. »

Mais la sage Biondinetta continua rapidement son chemin, et répondit ainsi en riant, à tous les trois : « Il n’eſt pas de glace plus pure que l’eau de la fontaine ; il n’eſt pas de portrait plus angélique que celui qui m’apparaît à la surface de l’eau quand je regarde au fond de la source ;

« Il n’eſt pas d’insignes de grandeur, pas d’anneaux en rubis qui soient aussi brillants que les beaux yeux de mon Tonino ; il n’eſt pas de trône qui vaille sa gondole de la *piazzeta,* quand il y promène avec amour sa Biondinette bien-aimée. »

XXXI

DRIDRI

Celui qui n’a pas vu et n’a pas connu Dridri, l’oiseau vif et joyeux, celui-là, par mon Dieu et par mon âme ! n’a rien vu dans ce monde.

Elle était jeune et gracieuse, vraie Parisienne aux mille enchantements ; sa petite bouche, fraîche comme un œillet, renfermait un trésor de doux baisers.

La franche gaieté qui ranime le cœur brillait dans ses yeux comme un soleil ; elle inſpirait la joie et l’amour, car son âme était une âme d’artiſte.

Mouvements gracieux, gaies chansons, allure vive, tout la faisait ressembler à une fleur ailée qui volerait dans l’air comme un colibri.

Qui ne l’a vue, qui ne l’a suivie à la promenade des Champs-Élysées ! Qui ne l’a suivie et l’a aperçue de nouveau sans désirer être aimé d’elle !

Certes, Paris est grand et il possède dans son écrin bien des beautés, bien des bijoux ; mais jamais Paris n'a possédé et ne possédera jamais une pareille beauté, un bijou pareil.

Bien des Parisiennes savent gaiement chanter et ravir leurs amants au sein des banquets nocturnes ; mais en fût-il jamais qui sût, aussi bien que Dridri, vider la coupe du plaisir en l'honneur de l'amour ?

Elle vint au monde pendant un carnaval, comme une bonne nouvelle, et, depuis, se riant de la mort et des mauvaises destinées, elle chantait ainsi sur les flots du monde :

« La vie passe rapidement ; l'amour est un soleil qui éclaire le cours de la vie. Ô vous, qui traversez le pays de la belle jeunesse, marchez, comme moi, le front dans la lumière !

« Le ciel bienheureux nous a envoyés ici-bas pour voyager ensemble, et nous a donné le sentiment, le désir du bonheur, et une âme ardente pour nous aimer.

« Mon cœur est plein d'amour et de lumière : il veut aimer jusqu'à la mort. Mon âme est toute radieuse… le paradis s'ouvre devant elle… Accourez tous à la voix de la joyeuse Dridri. »

Ainsi chantait, de sa voix harmonieuse, la chère enfant insouciante. Hélas ! elle croyait à l'amour et à ses illusions, comme à des biens célestes et infinis.

Elle ignorait qu'ici-bas la mort atteint de préférence le nom le plus doux, la plus tendre fleur, le vœu le plus suave, et les fait soudain disparaître comme un éclair passager.

Sous une croix funéraire la jeune artiste repose maintenant toute seule : seule et silencieuse, elle est perdue dans un coin du monde, sous la terre noire.

Beauté, jeunesse, gaieté, pouvait-on croire que vous péririez si tôt !… Hélas ! quoiqu'elle ait disparu à nos yeux, personne ne veut croire à la mort de ma chère Dridri.

XXXII

CHANT DU GONDOLIER

Sur la mer calme et murmurante, toutes les étoiles flottent légèrement ; hélas ! pourquoi seule manques-tu à leur chœur lumineux, ô mon astre charmant !

Un chant mélodieux s'élève des rivages et des canaux ; pourquoi, ma Ninitza, pourquoi n'entend-on pas aussi ta voix chanter gaiement ?

La nuit mystérieuse, aux tendres chuchotements, te réclame, ô ma bien-aimée ! comme sa plus belle couronne ; la gondole gémit tristement, car il y a si longtemps qu'elle ne t'a bercée sur les lagunes.

Ah ! descends leste et joyeuse du haut de ton noir palais ; viens régner, viens briller sur les flots comme un astre divin.

Voici la lune monter au ciel du sein des ondes ; son front pâle flotte et s'élève à travers les vapeurs de la mer ; oh ! parais comme elle, douce lumière de mon âme ; viens consoler le pauvre gondolier.

Car je veux charmer doucement ton rêve en chantant la barcarolle vénitienne, et je veux, ma Ninitza chérie, te bercer jusqu'au jour dans ma gondole.

XXXIII

CANZONETTE SICILIENNE

Lorsque le vent furieux souffle et soulève les flots de la mer, le pêcheur s'arrête au rivage et chante en regardant les vagues.

Ainsi que lui, ma bien-aimée, tenons-nous à l'abri des tourments, et regardons de loin les flots de la mer et les misères de la vie.

La jeunesse nous conseille de traverser le monde, comme l'oiseau insouciant, le front dans la lumière et le cœur plein d'amour.

Laissons donc à la mer ses tempêtes ; laissons ses amertumes à l'existence, et du haut du rivage, rions avec le pêcheur de la colère des flots.

XXXIV

CHANT DE BONHEUR

Ma pensée vole vers toi, ma bien-aimée, comme l'oiseau qui va trouver son nid de feuillage ; elle pénètre dans ton beau sein comme le papillon qui se cache dans un berceau de fleurs.

Jour et nuit les désirs enflammés de mon âme te caressent tendrement, ô ma Ninitza ! et cueillent de doux baisers sur tes lèvres !

Mes yeux nagent dans une flamme mystérieuse quand je les dirige vers toi et qu’ils lisent dans ton sourire et ton divin amour et mon sort divin.

Tout ce qui dans le monde attire et séduit ; tout ce qui élève l’âme et fait de l’homme un Dieu : amour, gloire, bonheur, tu m’as tout donné, ô mon bel ange adoré !

Désormais la mort peut venir ; les destinées cruelles peuvent parcourir la terre ; je les attends sans crainte et je nargue leur puissance fatale, car j’aime et je suis aimé.

Mon cœur est un jardin lumineux où chante un bel oiseau du paradis ; ma vie, couronnée de bonheur, passe au sein de l’éternité comme une belle journée de mai.

Car l’amour est un soleil, et mon âme une fleur, et ma vie un doux rêve ; car Ninitza, la bien-aimée, m’a fait trouver le paradis dans un sourire et dans un baiser.

XXXV

CHANT D’AMOUR

Vois-tu l’aigle altier, ô ma bien-aimée, comme il s’élance, s’élève et vole au sein des nuages ? Ainsi mon âme, heureuse de ta présence adorée, s’élance vers les cieux pénétrée de doux frissons.

Entends-tu la voix mystérieuse qui chante au milieu de la nuit, et flotte dans les airs avec le parfum des fleurs ? Ainsi s’élèvent dans mon cœur des voix mélodieuses, lorsque ce cœur te pressent de loin, ô mon bel ange !

Vois-tu, parmi les astres du ciel, les rayons lumineux que répand avec amour l'étoile de Vénus ? Ainsi, quand ta beauté apparaît à ma vue, mes yeux s'enflamment et brillent d'une amoureuse ivresse.

Car le ciel a donné à l'aigle des ailes pour l'emporter dans l'espace, aux étoiles la douce lumière, et à la nuit les doux soupirs ; mais, à toi, il a fait don de grâces enchanteresses, et, à moi, d'une âme pour t'adorer.

XXXVI

FLEURS DE MUGUET

Bien des fleurs brillent dans le monde,
Bien des fleurs parfumées,
Mais, comme vous, petites fleurs de muguet,
Aucune fleur ne possède au monde
Parfum si doux et si doux nom.

Vous êtes les larmes des anges,
Sur la terre, du ciel tombées,
Quand, parmi les étoiles bercées,
Leurs âmes pures
S'envolent en versant de douloureuses larmes.

Vous êtes délicates et blanches
Comme la bien-aimée de ma vie ;
Avec vous, précieuses petites grappes,
Blanches petites perles,
Le printemps se fait des colliers.

Mais, tout à coup le vent froid,
Avant le temps vous fauche ;
Ainsi le sort nous ravit
Tout ce qui au monde nous sourit :
La fleur périt, la vie passe !

XXXVII

LA GONDOLETTE

Avec Ninitza, dans la gondolette,
Quand je me promène lentement,
Le passant de la Piazzeta
Nous regarde en soupirant.

Alors le ciel devient serein,
Il brille gaiement pour nous deux,
Et l'Adriatique se calme,
Se calme pour nous deux.

Dans les lagunes, s'il nous plaît
De flotter sur les vagues de la mer,
Pour nous le sirocco se tait
Au vert rivage du Lido.

Et sous sa longue rame
La gondolette saute doucement
Avec la Ninitza bercée,
Bercée sur mon sein.

Mènes-nous gaiement, rameur,
Du Lido à Saint-Marc ;
Prends le long du grand canal

Qui se courbe comme un arc.

Va, tant que ma bien-aimée Ninitza,
Restant près de mon sein enflammé,
Me donnera sa douce petite bouche,
Me donnera de doux baisers.

Tant que la lune sera au ciel,
Tant que le ciel sera serein,
À la Giudecca, vers la lagune,
Vole, ô brave gondolier ;

Conduis-nous, Toni, tranquillement,
Jusqu'à ce que, ta gondole s'arrêtant,
Notre belle existence amoureuse
S'achève avec amour.

XXXVIII

LA SENTINELLE PERDUE

CHANT PREMIER

Le Roumain ne périt pas.
(Proverbe populaire.)

Les flots passent, les pierres restent.
(Proverbe populaire.)

Du sommet altier des Carpathes,
Du sein des forêts de sapin,
Je jetai mes regards au loin
Dans cette vallée profonde,
Et de brillantes fleurs couverte,

Qui s'étend, comme un voile immense,
Jusqu'au Danube majestueux,
Et du Danube à l'horizon
Jusqu'au Dniester, jusqu'à la mer.

Et dans ce large et long désert
Que découvris-je avec mes yeux ?
J'y découvris un jeune brave,
Robuste comme un chêne dans sa force,
Superbe et fier comme un lion,
Et valeureux comme un Zméou. *(Être mythologique ailé.)*

Son bras gauche était recourbé
Sous un bouclier de fer ciselé,
Et sur lequel on voyait luire,
En relief, une louve d'argent
Qui paraissait toute vivante,
Et deux enfants sous cette louve
Qui semblaient vivants tous deux.

Son bras droit tenait une épée ;
Et ses pieds étaient chaussés de sandales,
Et sur sa tête, avec noblesse,
Il portait un beau casque d'or,
Ainsi que Mars, dieu immortel.

Ce héros était à cheval,
Sur un cheval blanc, immobile,
Et immobile aussi lui-même.

Il fixait des yeux l'Orient.

Ses deux yeux se mouvaient ;
Ils parcouraient comme deux aigles
La ligne de l'horizon gris,
Vaste, désert, mystérieux,

Où, comme à travers un rêve,
On entendait, par intervalles,
Un bruit confus de voix étranges
Qui descendait du Nord.

Et des clameurs longues et sourdes
Qui s’élevaient de l’Orient.

L’herbe des champs était immobile ;
La feuille au bois ne s’agitait pas ;
Le ruisseau pur ne murmurait pas dans l’herbe ;
Et dans le nid, caché dans les feuilles,
Les petits oiseaux ne chantaient pas ;
Tout l’univers visible aux yeux
Comme la mort était muet.

Et semblait être dans l’attente
Des aquilons tempétueux.
Un aigle seul au haut du ciel
Traçait des cercles dans son vol,
Tandis que l’ombre de ses ailes
Papillonnant sur cette plaine
Voltigeait autour du héros.

— Qui donc es-tu, brave guerrier,
— Dans ce désert ainsi perdu ?
— Qui je suis ?... soldat romain,
— Soldat de l’empereur Trajan.

— Que cherches-tu, brave guerrier,
— Tout seul ainsi dans ce désert ?
— Rome, ma mère, Rome l’antique
— A mis cette arme dans ma main
— Et m’a dit de sa voix puissante :

« Fils bien-aimé, toi, mon élu ;
« Toi, de tous mes enfants chéris
« Le plus puissant dans les combats,
« Va en Dacie, cours à l’instant,
« Cours anéantir les barbares,
« Et veiller sans cesse à ma garde,
« En sentinelle valeureuse.

« Va aux confins de mon empire
« Faire un rempart de ta poitrine,
« Car on entend à l’horizon
« Un bruit sourd de pas ennemis,
« Un grondement de voix barbares ! »

Je suis venu et j’ai vaincu !
J’ai dispersé tous les barbares ;
Et sur le sol de leur pays
Régnant en maître souverain
J’attends les hordes ennemies,
J’attends les fléaux destructeurs,
Qui, du Nord et de l’Orient,
Viennent comme un déluge immense,
Et bientôt auront envahi
Le monde entier sur leur passage.

— Malheur à toi ! pauvre guerrier...
— Tu vas périr dans ce désert...
— Moi, périr, moi ! jamais, jamais !
— Vienne un monde altéré de sang ;
— Vienne une mer de flamme ardente,
— Ils ne pourront m’éloigner d’ici :
— Ce qui est vert jaunira ;

Les grands torrents dessécheront ;
Et le désert, toujours, sans cesse,
Autour de moi s'élargira ;
Mais moi, debout, toujours debout
À travers les flots enflammés,
À travers les hordes barbares,
À travers les fléaux cruels,
Je lutterai, je combattrai
Sans être atteint par le trépas ;
Car je suis Romain, dans ma puissance,
Et le Romain ne peut périr !

À peine a-t-il parlé, voici soudain
Briller comme un éclair au ciel,
Voici briller, siffler, venir
Une flèche ardente… Elle frappe
Son bouclier qui vibre, résonne
Et la repousse sur le sol,
Ainsi qu'un serpent venimeux.
Derrière elle, dans le lointain,
Apparaît un nuage noir
Et plein de bruits tumultueux,
Qui, toujours vient, grandit sans cesse,
Et s'étend, couvrant de la plaine
Tout ce que l'œil peut embrasser,
Entre le Nord et l'Orient.

Sentinelle ! veille à ton poste !
Le nuage terrible avance.

Sentinelle ! parais… alerte !
Le nuage crève…
Ah ! voici, Voici les langues ennemies ;
Voici les hordes trop cruelles
Des Gépides et des Bulgares,
Et des Lombards et des Avares.

Voici les Huns, voici les Goths ;
Ils accourent, comme un déluge,
Sur des coursiers, rapides comme des hirondelles,
Libres, ardents, sans freins ni selles.

Coursiers agiles comme le vent…
La terre en tremble sous leurs pieds.
Ils sont nombreux comme le sable des mers !
Nombreux comme les cris du remords
Dans une conscience criminelle et sanglante,
Dans une âme livrée au péché.

En guerre le guerrier !
Frappe, combats à mort !
Deviens une foudre irrésistible,
Deviens Danube furieux,
Deviens destinée implacable,
Car le déluge avance, hélas !
Et désormais malheur à toi !
« Qu’il vienne ! »
Ainsi qu’un grand rocher
Qui du haut des monts se détache,
Tonne, roule, tombe et écrase
Les vieilles forêts sur son passage
Jusqu’au fond des vallées,
Tel le guerrier de sang avide
Précipite son coursier blanc
Sur les forêts au loin mouvantes
Des barbares envahisseurs,
Et les attaque et pénètre au milieu d’eux,
Et les fauche comme des gerbes,
Brise leurs rangs et les repousse,
Et les poursuit en vainqueur.

Son beau coursier dans sa fureur,
Ivre de sang, hennit et mord.

Il foule aux pieds des corps mourants,
Brise des fers retentissants,
Et pousse toujours en avant
Dans la mêlée et dans le sang.

Combat cruel ! affreux ſpectacle !
Le fils de Rome eſt comme un dieu,
Ses yeux ardents sont pleins de feux,
Des milliers d'éclairs l'environnent
Au choc des armes résonnantes.

Les haches volent dans les airs,
Les cordes vibrent dans les arcs,
Et les flèches en plein soleil
Par milliers sifflent et se croisent.

Les chevaux sautent et hennissent,
La lutte hurle et se resserre,
Et les barbares tous en masse
Se livrent en proie à la mort.

Dix tombent morts, cent tombent morts,
D'autres centaines les remplacent.
Mille et mille ont trouvé la mort ;
Des milliers d'autres les remplacent.
Mais le héros, avec son épée,
Trace un sillon dans la mêlée
Et se rit des flèches sans nombre,
Car il eſt noble, il eſt Romain,
Il porte en lui sept exiſtences.

L'hydre barbare en vain frémit de rage,
Courbe et recourbe ses anneaux,
Hurle, gémit, grince des dents
Et l'entoure de ses replis ;

Le fils de Rome, en son ardeur,
A saisi l'hydre dans ses mains,
L'étreint, l'étouffe, la brise
Et la dompte et la jette à terre.

Victoire ! victoire ! victoire !
Ils fuient, les Lombards, les Avares ;
Ils fuient, les Gépides, les Bulgares ;
Ils fuient, les Huns ; ils fuient, les Goths,
Ainsi que des flots qui débordent.

Ils s'en vont comme le vent,
Assourdissant la terre
entière De leurs gémissements amers
Et de leurs hurlements barbares.

Où sont les langues ennemies ?
Où sont les hordes implacables ?
Elles ont disparu soudain,
Ainsi qu'au matin de l'Automne
Fondent aux rayons du soleil
Les vapeurs grises, malfaisantes.

Au loin elles ont disparu :
Et le héros seul est resté ;
Les flots mugissent, les flots passent,
Mais les rochers restent debout.

Comme eux debout est le Romain,
Car le Romain ne peut périr.
. . . .

Les Doïnas,
poésies roumaines de Vasile Alecsandri (1820-1890),
traduites par Jean-E. Voïnesco (1808-1855),
sont parus chez Joël Cherbuliez,
en 1855, à Genève.

ISBN : 978-2-89816-507-8
© Vertiges éditeur, 2021
– 1508 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org